

Pedro Almodóvar
Les chemins tortueux du désir

Gilles Marsolais

Number 196, September 2020

Sexe | Pour un cinéma subversif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94249ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marsolais, G. (2020). Pedro Almodóvar : les chemins tortueux du désir. *24 images*, (196), 50–51.

Pedro Almodóvar

Les chemins tortueux du désir

PAR GILLES MARSOLAIS



↑ Pedro Almodóvar sur le tournage de *Matador* (1986)

Autant le cinéma de Carlos Saura, axé sur les thèmes de la mémoire et de la famille, était en son temps identifié à la volonté de se libérer du franquisme, autant celui de Pedro Almodóvar, en transformation constante, afficha d'entrée de jeu les paramètres d'un nouveau territoire indéniablement habité par la sexualité et la sensualité. Avec insolence, il balaya de son champ de vision l'idée même de ce régime dictatorial rendu fragile, qu'il désarçonna par son attitude provocatrice dans sa propre vie et par son cinéma à l'humour décapant. Cela se vérifia d'abord dans plusieurs courts métrages réalisés en Super 8, dont *Folle, folle, fólleme Tím* (1978), un porno gay déjanté qui le fit connaître, puis dans sa production professionnelle de longs métrages reliée à la Movida où le mauvais goût, incluant l'outrance des comportements érotiques, est assumé sur le mode de la dérision (*Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?*, 1984). En accédant à la maturité, le réalisateur changera de registre afin de relier l'exploration de son monde

intérieur peuplé de souvenirs personnels, fantasmés ou non, à la famille et à la classe sociale dont il est issu. Sa filmographie, abondante et diversifiée, permet justement de suivre les mouvements de ce parcours, sans pour autant donner l'impression d'en être simplement l'illustration réaliste.

Dans son œuvre, l'acte sexuel est rarement explicite et le désir semble obéir à des modalités particulières, comme le suggère le titre même de son film clé, incontournable, *La loi du désir* (1987). Pedro Almodóvar s'amuse alors à brouiller les pistes en détournant les codes du mélodrame pour explorer la complexité du désir homosexuel. Que l'on en juge : lui-même quitté par son amant, un metteur en scène, Pablo (Eusebio Poncela), raconte la triste histoire de son frère, un transsexuel devenu une femme (Tina / Carmen Maura) pour répondre au désir de leur père avec qui *elle* entretenait des rapports incestueux et qui l'a laissée tomber. Au spectateur de se perdre dans ce récit à l'humour mordant, avant d'en trouver la clé de lecture. Mine de rien, cette quête d'identité malaisée et déconcertante est un miroir tendu à la société espagnole qui, libérée du joug de Franco, peine à se définir alors que les masques tombent. En s'attaquant à des valeurs sacrées, le machisme, la fierté orgueilleuse, le rapport à la mort, le film stigmatise l'impuissance généralisée. Mieux vaut en rire qu'en pleurer, semble dire le cinéaste qui avait précédemment réalisé *Matador* (1986). Un autre film iconoclaste qui, justement, aborde frontalement le rapport à la tauromachie et à la mort. Enfant unique d'une bigote, Angel (Antonio Banderas), qui pourtant ne supporte pas la vue du sang, aspire à devenir torero ! Après une tentative de viol sur l'amie de son entraîneur en tauromachie (sans doute pour se rassurer sur sa virilité), Angel se rend à la police (incompétente) pour y confesser le meurtre de deux hommes qu'il aurait commis... On pouvait déjà voir dans ce mélodrame assumé, qui parle de complexes refoulés, de folie et de violence, de sexe et de mort, le portrait métaphorique en rouge et noir du champ de ruines légué par le franquisme. Bref, ces deux films, comme les autres de la décennie, participent du désir de Pedro Almodóvar de repousser sur tous les plans les limites de la création, comme d'abolir les frontières entre les sexes.

Par la suite, Pedro Almodóvar s'employa de plus en plus à faire la part belle aux personnages féminins plutôt qu'aux effets de style. *Tout sur ma mère* (1999) témoigne de ce virage, sans renoncer tout à fait au baroque puisque mélodrame et comédie de mœurs y cohabitent avec grâce. Après la mort accidentelle de son fils qu'elle a élevé seule, une mère se rend à Barcelone pour y retrouver son ex-amant devenu une femme, afin de lui apprendre qu'il a un fils et qu'il est mort. Ce séjour en Catalogne l'ouvre surtout à la diversité sexuelle et à la solidarité entre femmes de conditions diverses. Changement de sexe, dédoublement de personnalité et circulation du désir se retrouvent aussi au cœur de *La mauvaise éducation* (2004). Un film axé sur la quête d'identité engendrée par le père Manolo qui, en défroquant, a lui-même laissé tomber le masque. Enfin, dans *Douleur et gloire* (2019) Pedro Almodóvar inverse les rôles, suggérant peut-être de tout reprendre à zéro. Voyez comment il magnifie l'émoi sublimé du jeune garçon qui choisit de devenir l'éducateur du beau maçon analphabète qui le trouble tant. Comme quoi la loi du désir n'a de cesse de réserver des surprises.